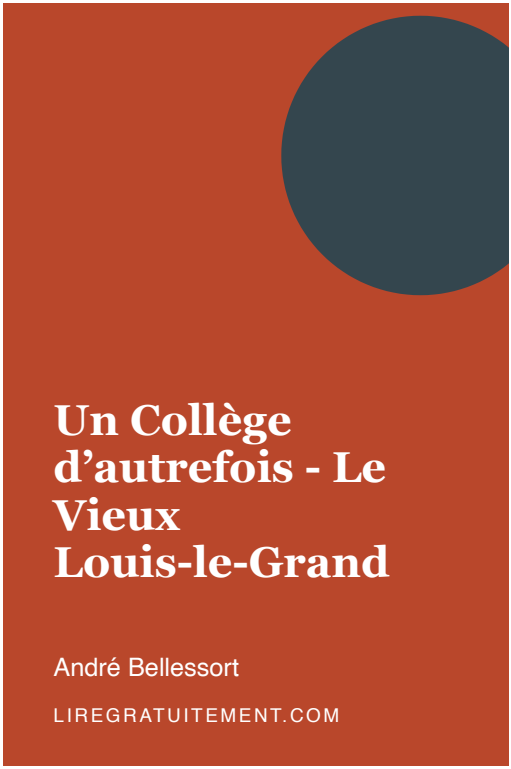



# Un Collège d'autrefois - Le Vieux Louis-le-Grand

André Bellessort

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## l'organisation matérielle

Vous pourriez croire, en lisant cette histoire dramatique, qu'il n'y eut pas de collège plus troublé. Mais, pendant que les orages battaient ses murs, l'ordre y régnait. On vivait avec régularité et sérénité dans cette citadelle assiégée et de temps en temps assaillie. Au sein des attaques, des injures, des dénonciations, des vexations de toute sorte, les Pères « ressemblaient, dit un de leurs vieux défenseurs, à ceux qui dorment le long des forges, auxquels le bruit continuel affermit le sommeil. » Disons plutôt qu'ils poursuivaient leur tâche comme si elle dût être éternelle.

La citadelle n'était pas belle, mais elle était pittoresque. Après la mort de l'évêque de Clermont et l'admission légale de la Société du Collège de Clermont, lorsque le Père général Lainez rêva de faire la maison d'enseignement la plus grande de l'Europe, il fallut chercher un vaste local, et on trouva, au quartier de l'Université, un hôtel connu sous le nom de la Cour de Langres. « Je m'étonne, écrivait en 1563 le nouveau Provincial, qu'on ait pu rencontrer dans des temps si difficiles une si belle maison et si bien située. Il y a, comme au Collège romain, deux corps de logis distincts dans lesquels on peut placer l'habitation des Pères, les classes, les pensionnaires et les écoliers pauvres, séparés les uns des autres ; de plus, un beau jardin, un peu moins grand que celui de Rome. Bien qu'il y ait peu d'eau potable à Paris, un puits large et profond, tout en pierres de taille, nous la fournit avec abondance et de la meilleure qualité comme celle des Cholets, nos voisins, et des Cordeliers, renommée dans toute la ville. » Le

Provincial exagérait la beauté de la maison ; mais la situation était, en effet, très belle.

Àdeux pas du sombre Montaigu où Ignace avait passé et de Sainte-Barbe où il avait connu François de Xavier, la Cour de Langres s'élevait environnée de collèges. Au Sud, le collège des Cholets ; à l'Est, celui du Mans ; au Nord, ceux de Marmoutier et du Plessis. Trois d'entre eux devaient être absorbés, au cours du XVII siècle, par les Jésuites : et les cinq forment l'emplacement du moderne Louis-le-Grand. Tout autour, des ruelles et des rues dont les plus larges, comme la rue Saint-Jacques et la rue Saint-Étienne-des-Grés, n'étaient guère que des boyaux. Point de trottoir ; un ruisseau au milieu, et une boue dont les régents faisaient dériver le nom latin lutum en Lutetia. Le collège n'avait que douze toises de façade sur la rue Saint-Jacques. Il en était séparé par des échoppes et des maisons à pignon dont les enseignes enluminées balançaient au vent, avec un bruit de ferraille, des images de saints, un mouton, un fer à cheval, un plat d'étain, une gallée d'or. Il y demeurait un médecin, un imprimeur, un épicier, un conseiller du roi, un tailleur, des fripiers, des joueurs d'épinette et, — l'heureux temps ! — un seul marchand de vin. Il fallut au collège cent vingt ans pour acheter neuf de ces maisons et atteindre une façade de quarante toises. Mais jusqu'au XIX siècle, il eut à souffrir des masures qui flanquaient ses murs de leur gueuserie ; et, en 1877, il conservait encore à côté de sa porte d'entrée une échoppe de cordonnier.

Ses murailles semblaient de naissance vieilles et noires. À la fin du XVII siècle elles commençaient à se bossuer dangereusement. Ses galeries extérieures allaient de guingois et des plâtras tombaient. Ce qu'il est tombé de plâtras au collège Louis-le-

Grand ! Il en tombait encore en 1870, et l'Inspecteur général poussait un cri d'alarme. Les constructions récentes regagnaient en hauteur ce qu'on leur refusait en surface. C'était un assemblage de toits inégaux, de frontons, de pavillons avec ou sans belvédère ; et il y avait même une plate-forme pour observations astronomiques qu'on nommait la Guérite. Les classes étaient au rez-de-chaussée. Les élèves qui s'y entassaient écrivaient sur leurs genoux et souvent un bon nombre était obligé de rester dans la cour. Les salles d'études, les chambres ou chambrées, et les petits appartements occupaient les étages supérieurs. On s'éclairait aux chandelles de suif sur des flambeaux de cuivre d'où pendaient des mouchettes de fer. La cuisine, l'infirmerie et une chambre voisine du réfectoire étaient en hiver les seules pièces chauffées. Mais un recteur de 1639 avait posé en principe que le froid échauffait la vertu. Les élèves ne demandaient pas à être si vertueux, et ils usaient de ruse pour attraper un air de feu. Comme il ne leur était permis de quitter la cour que si l'eau bénite gelait à la chapelle, un gamin du nom d'Arouet glissait de petits glaçons dans le bénitier. Il ne savait pas combien sa gaminerie symbolisait déjà son œuvre future. Les réfectoires étaient, comme les classes, au rez-de-chaussée. On y buvait la même eau rougie qu'aujourd'hui, mais la nourriture avait une abondance et une variété que le XIX siècle n'a pas connue, ni le XX. M. Dupont-Ferrier, qui ne néglige aucun détail, nous dit que la vaisselle était de terre cuite ou d'étain. Qu'elle fût d'étain, nous ne l'ignorions pas, depuis la sixième Lettre à un Provincial où Pascal nous raconte, avec son terrible enjouement, l'aventure de Jean d'Alba qui, au service des Pères, mal satisfait de ses gages, mais très ferré sur la casuistique, s'inspira de leur doctrine pour se payer lui-même et leur vola des plats d'étain. Il est vrai qu'en 1776, —

quinze ans après l'expulsion des Jésuites, — le caissier du collège détourna cent vingt mille francs, parce qu'il aimait à manger dans de la vaisselle d'argent. Et personne ne dit qu'il avait étudié la Somme des Péchés du P. Bauny. Si rude encore que nous paraisse l'organisation matérielle du vieux collège, elle réalisait de grands progrès sur celle des collèges voisins ; et soyons sûrs que, dans deux cents ans, ceux qui liront les descriptions du lycée d'aujourd'hui plaindront à leur tour nos enfants d'avoir été logés si peu confortablement et comprendront mal que les maîtres aient pu s'accommoder d'une installation, — qui ne leur offrait même pas un endroit convenable où se laver les mains.

### LE PERSONNEL

Mais les plus grandes, les plus sérieuses nouveautés du collège de Clermont n'étaient ni dans sa cuisine ni dans son aménagement. La première de toutes, celle qui nous explique comment il a tenu tête à des attaques deux fois séculaires, consistait dans la solidité de sa hiérarchie. Son organisation spirituelle avait toute l'unité qui manquait à ses bâtiments. En un temps où toutes les disciplines s'étaient relâchées, où les guerres civiles avaient démoralisé la nation, où le fédéralisme triomphait à l'Université, le Collège de Clermont donna l'exemple de la plus ferme armature. « Si cette hiérarchie fortement unitaire, dit M. Dupont-Ferrier, nous semble aujourd'hui banale, c'est que, depuis le XVI siècle, elle a fait ses preuves. Sans toujours le proclamer, c'est aux Jésuites que nous l'avons souvent empruntée. » Mais nous l'avons affaiblie. Aussi ne me semble-t-elle pas si banale.

Àla tête du collège, le recteur avait au-dessus de lui les visiteurs, le provincial de France, le général, — comme nos proviseurs ont au-dessus d'eux les inspecteurs, leur recteur et le mi-

nistre ; mais le général était un ministre durable. Près de lui, les conseillers. Au-dessous de lui, le préfet des études qui jouait le rôle d'un vice-recteur, le principal chargé des pensionnaires, le ministre chargé des religieux, les procureurs, les surveillants. Le général représentait l'autorité sans appel ; le provincial, nommé pour trois ans, choisissait le recteur, le préfet des études, le principal, les prédicateurs. Les visiteurs ne ressemblaient pas à nos inspecteurs qui, chaque année, jugent en une heure du passé, du présent et de l'avenir d'une classe et de son maître. Ils s'installaient au collège, y vivaient des semaines et des mois et apprenaient lentement à se faire une opinion. Mais ce qu'il y a de très remarquable dans cette organisation, c'est la somme d'initiative et de responsabilité qu'elle laissait à chacun de ses membres, tout en le liant étroitement à la communauté. Le recteur, plus soumis au provincial et au général que le proviseur moderne à son recteur et à son ministre, disposait de pouvoirs beaucoup plus étendus. En 1850, le proviseur de Louis-le-Grand, M. Rinn, avait le courage de protester contre la situation cruelle que l'Université faisait à ses proviseurs : « Le défaut de succès, disait-il, leur est toujours imputé, bien que les causes soient indépendantes de leur volonté. J'ignore ce que sont devenues mes propositions de cette année. Je ne suis poins admis à les défendre : tout est décidé, et décidé par MM. les Inspecteurs généraux qui n'ont aucune responsabilité. » Le recteur de Clermont recrutait son personnel : le proviseur d'aujourd'hui est souvent obligé de subir des fonctionnaires qui manifestement nuisent à son lycée. Le recteur de Clermont décidait des sorties et des congés ; c'était lui qui admettait les élèves et lui seul qui avait qualité pour les exclure. L'administration économique était sous sa direction ; et quand il voulait élever un mur ou percer une porte, il n'avait pas à en référer au

général ni au provincial. Une hiérarchie bien comprise, ce sont des libertés qui se commandent.

Les professeurs de Clermont ou de Louis-le-Grand devaient constituer une élite. La tradition voulait qu'ils suivissent leurs élèves. Ils commençaient par la sixième et les menaient jusqu'en rhétorique. Le système vaut ce que vaut le professeur. En tout cas il exige qu'il se renouvelle continuellement et surtout qu'il ne se spécialise pas. « C'était l'époque où l'on évitait encore de se spécialiser trop tôt. Bougeaut était physicien et poète, théologien, moraliste et historien : Brumoy était mathématicien et helléniste ; Souriet était géologue et théologien, philosophe et poète ; Pardies, astronome, mathématicien, philosophe ; Buffier passait avec une aisance égale de la géométrie à l'histoire ou à la géographie. Même variété de savoir chez Tournemine, Rapin, la Rue, de la Sante. On se croirait encore en compagnie de ces admirables esprits de la Renaissance italienne, avides de tout explorer et de tout connaître et qui furent des cerveaux complets. » Mais arrivé en rhétorique, en philosophie ou en théologie quand le professeur y avait supérieurement réussi, on l'y maintenait. À côté des professeurs, professeurs eux-mêmes, professeurs en congé, mais résidant au collège, les scriptores librorum, les écrivains, vaquaient librement à leurs recherches. Cette institution, qui datait du XVII siècle, était admirable. Les Pères n'avaient pas trop de maîtres pour leurs classes surpeuplées ; ils n'en avaient pas toujours assez. Mais ils tenaient à réserver dans leur ruche des cellules où quelques-uns d'entre eux auraient le loisir de se cultiver, de donner toute leur mesure et, en travaillant pour eux-mêmes, de travailler pour le profit et l'honneur de leur Société.

Ces professeurs avaient à leur disposition une des plus riches bibliothèques de l'Europe. En 1718, elle comptait quarante mille volumes. Au fond de l'ancienne Cour de Langres, ses deux ailes dominaient le jardin des Pères. Ils l'avaient ornée de colonnes et de boiseries, décorée et peinte avec le même luxe, la même somptuosité un peu théâtrale que leurs chapelles et leurs églises. Le goût de l'apparat a toujours été le défaut de ces hommes qui vivent si simplement et qui ne possèdent rien. Mais ce n'est pas nous qui leur ferons un grief d'avoir trop bien logé leurs livres. Il y avait dans cette bibliothèque des tableaux de Poussin et des tableaux de Le Brun, dont l'un représentait un de ses fondateurs, le surintendant Foucquet, à côté de la Justice. Bien entendu, le tableau avait été peint avant qu'elle eût mis la main au collet de ce célèbre concussionnaire. Mais les Pères n'étaient pas ingrats, et si le Roi visita leur Bibliothèque, — ce qu'il fit sans doute, — il put l'y voir et y entendre une Renommée qui, du haut des airs, au milieu d'un groupe de Génies, proclamait la munificence de l'illustre Foucquet.

J'aurais souhaité qu'on y vît aussi le portrait d'un de leurs premiers bibliothécaires, le P. Jean Guignard, dont la destinée fut tragique. Lors de l'attentat de Chatel, on trouva dans sa chambre des libelles du temps de la Ligue contre Henri IV, qu'un édit royal avait ordonné de brûler, et quelques dissertations scabreuses sur le régicide. Le P. Guignard, qui devait aimer les éditions rares, n'avait pu se résoudre à les livrer aux flammes, et le Parlement se fit un plaisir de l'y condamner. Il devait être mené en place de Grève, pendu et étranglé à une potence, puis réduit en cendres. Mais, avant, il ferait amende honorable et, devant la porte de Notre Dame, à genoux, il avouerait « qu'il avait écrit que le feu Roi avait été justement tué par Jacques Clément et que, si

le Roi actuellement régnant ne mourait à la guerre, il fallait le faire mourir, dont il se repentait et demandait pardon à Dieu, au Roi et à la patrie. » En chemise et la corde au cou, il refusa de prononcer ces mots. On le menaça de le brûler à petit feu ; on le menaça de l'écarteler : il refusa toujours, disant que c'était contre sa conscience. La scène, rapportée dans le procès-verbal que nous cite le P. Fouqueray, a une grandeur impressionnante. Du haut de l'échelle, quand le peuple eut chanté le Salve Regina, il dit que lui et ses confrères avaient fait tout ce qui leur avait été possible pour la conservation de la Religion et pour l'instruction de la jeunesse et il exhorta le peuple à prier pour la paix et l'union du Royaume. Mais de la foule des voix montèrent qui lui demandaient pourquoi il ne parlait point de prier pour le Roi. Il répondit que ce n'était point défendu et qu'il l'avait toujours fait, lui, depuis la réduction de la ville. Puis il s'abandonna à l'exécuteur et son corps mort fut brûlé suivant l'arrêt. Belle figure, qui aurait eu sa place, — et qui l'avait peut-être, — à côté des images de ceux dont la science et la vertu étaient la fierté de la maison.

Les professeurs firent un bon usage de cette Bibliothèque et surtout les scriptores. Nous sommes trop tentés de croire que la culture grecque fut rare au XVII siècle et que les Jésuites s'en désintéressaient. On oublie la Collection des Histoires byzantines du P. Labbe, le Trésor de la Poésie grecque du P. Caussin, les traductions du P. Le Jay, les Réflexions sur la Poétique d'Aristote de l'aimable P. Rapin. Au début du XVIII siècle, le P. Jouvency « expliquait l'importance du grec pour l'érudition, l'histoire de l'art, la connaissance de la religion et la lutte contre l'hérésie. » On commençait le grec en sixième, et en 1643 les écoliers de Clermont étaient de force à soutenir des thèses en grec. Ce ne fut qu'à partir de 1750 que cette étude entra en décadence. Les parents ne

croyaient plus à son utilité ; les élèves n'en voulaient plus, et, comme il arrive d'ordinaire, les maîtres eux-mêmes perdirent la foi. Le latin fut plus dur à ébranler. Le collège était une cité latine. Écrivains latins, poètes latins, les Pères s'efforçaient de former de parfaits latinistes. On jouait des pièces dans la langue de Térence ; on haranguait les illustres visiteurs dans la langue de Cicéron. Mais il en était du latin comme du grec : on l'apprenait pour lui-même. Les exercices de thème étaient plus fréquents que les exercices de version, et l'histoire de la littérature et du développement des idées se réduisait à peu de chose.

M. Dupont-Ferrier constate avec regret que l'étude du français était fort négligée, et il semble attribuer à cette négligence l'infériorité des Jésuites dans la querelle janséniste. Je ne le crois pas. Ce n'est pas leur faute s'ils se sont heurtés à l'étonnant génie de Pascal. Mais, quand ils écrivaient en français, ils écrivaient aussi bien que les Jansénistes. Demandez-vous ce qui reste des Jansénistes et si on ne lit pas avec plus de plaisir Bouhours que Nicole et Bourdaloue que le grand Arnaud. Quant à leurs élèves, ils ne semblent pas avoir souffert de la suprématie de la langue latine. L'année où les Pères furent expulsés, seize d'entre eux étaient à l'Académie. Et si Port-Royal revendique Racine, que pourrait aussi revendiquer le Collège de Beauvais, Louis-le-Grand a eu, pour n'en citer que deux, Molière et Voltaire. En histoire, M. Dupont-Ferrier, qui est un spécialiste, considère que notre vieux collège « fut le berceau d'une école historique qui devança, sans d'ailleurs la surpasser, celle des Bénédictins. » En géographie, son œuvre fut encore plus féconde, ce qui n'est pas surprenant, car les géographes avaient dans les missionnaires d'incomparables collaborateurs. En 1735, le Père du Halde publiait un ouvrage de premier ordre : la Description de l'Empire de Chine et

de Tartarie. Ils faisaient peu de géographie physique, beaucoup de géographie politique et économique. On les blâme d'avoir trop ramené cette science à l'homme. Tout ce que je puis dire, c'est que, si mes professeurs l'y avaient plus ramenée, je la connaîtrais mieux.

### LES ÉLÈVES ET L'ENSEIGNEMENT

Ils n'oubliaient jamais le point de vue pédagogique, et leur plus grande œuvre a été une œuvre de pédagogie. Le collège avait du mal à contenir ses deux ou trois mille élèves. Les deux tiers à peu près venaient de Paris, un tiers de la province, le surplus des colonies et de l'étranger. Paris envoyait surtout des bourgeois ; la province, surtout des gentilshommes. Il y avait des boursiers ; mais, à la différence des boursiers de l'Université à qui leur bourse ne pouvait être retirée, les boursiers de Louis-le-Grand devaient, pour garder la leur, continuer de la mériter. Les externes logeaient chez leurs parents ou dans des maisons que le préfet des études surveillait. Les pensionnaires ne furent jamais plus de cinq cents. Les Jésuites avaient subi la nécessité de l'internat : ils ne l'encourageaient pas, mais ils l'humanisaient. Les inégalités sociales s'y marquaient : elles ne choquaient personne. Il semblait naturel que les privilégiés eussent au collège leurs appartements privés, leurs précepteurs et leurs valets, comme il semblait naturel qu'il y eût des écoliers déjà prieurs, abbés, chanoines ; qu'un enfant de onze ans fût évêque de Metz et que l'élève de La Tremoille fût premier gentilhomme de la Chambre. Et il semblait aussi naturel que les boursiers, les pauperes (du moins au XVI siècle), servissent à table et fussent employés à laver la vaisselle.

Mais peu à peu ces inégalités, sans disparaître entièrement, s'atténuèrent. L'égalité alimentaire s'établit. Les Pères travaillaient à créer un esprit plus large ; et on peut être sûr de leur sincérité quand ces hommes, sortis pour la plupart de la roture, répétaient à leurs élèves nobles que le nombre et le mérite des aïeux n'étaient pas une excuse. Ils avaient proscrit toutes les punitions d'un caractère à la fois humiliant et grotesque que gardaient encore les autres collèges. Passé 1587, l'usage de la férule ne fut plus admis. Quand le fouet était donné, c'était en particulier et jamais par un membre de la Compagnie. La plus haute noblesse n'en défendait pas les coupables. Le duc de Boufflers, élève de rhétorique, ayant soufflé des pois avec une sarbacane contre le P. Le Jay, le duc de Boufflers, gouverneur de Flandre en survivance et colonel de son régiment, fut fouetté. M. le Maréchal, son père, fit un beau tapage : il se plaignit au Roi, comme tel député de ma connaissance alla se plaindre au ministre que son fils eût été consigné. Le ministre dépêcha aussitôt un inspecteur général qui s'assura du reste que le professeur avait eu raison. Le Roi se contenta de sourire, et le Maréchal retira du collège son jeune colonel qui, dit-on, en mourut de chagrin. Mais la discipline des Pères n'allait pas jusqu'à empêcher ces élèves de devancer les vacances. Un mois avant, le tiers, puis la moitié, puis les trois cinquièmes s'étaient envolés. C'est ce que nous avons revu depuis une vingtaine d'années. Et dire que nous en rendions responsable l'esprit moderne ! Mais l'esprit moderne a définitivement répudié le système de surveillance des élèves par les élèves, qui conduit tout droit à l'espionnage et à la délation, et dont les Jésuites, comme tous les éducateurs de cette époque, usaient ouvertement.

Les classes étaient encombrées. En 1643, on disait que la plus grande classe de Clermont ne pouvait contenir que trois cents élèves ! Et au XVIII siècle la rhétorique du P. Porée atteignait ce chiffre extravagant. Ici, il faut pleinement admirer. « Chaque jour, à chaque classe, il n'y avait pas d'élève, pas un seul, qui pût se sentir délaissé, oublié, livré à lui-même, pas un qui ne fût tenu en haleine, pas un qui eût le loisir de somnoler discrètement ou de rêver. » Comment les Jésuites arrivaient-ils à ce résultat que nous obtenons rarement dans des classes six fois moins nombreuses ? Ils y parvenaient en associant les meilleurs élèves au professeur et en leur confiant un groupe de camarades. Ils organisaient dans la classe même une hiérarchie fondée sur le mérite ; ils la divisaient en deux camps dont chacun avait son consul, son imperator, son censeur, son préteur, son tribun, ses sénateurs ; ils faisaient de leurs cours des séries d'assauts, de corps à corps, de disputes, de tournois ; ils transformaient l'humble vie de l'écolier en un drame perpétuel. Jamais on n'avait développé à ce point l'émulation. Elle était l'âme même de leur enseignement. Nous en avons conservé quelques vestiges : les notes périodiques, les concours, les tableaux d'honneur. Dans mon enfance, le banc d'honneur subsistait encore où s'asseyaient pendant une semaine les trois ou quatre élèves premiers en composition. Mais l'émulation a rencontré de rudes détracteurs chez nos pédagogues d'aujourd'hui, la plupart infectés de kantisme. Qu'il y ait eu excès chez les Jésuites, je l'accorde. Mais avaient-ils tort de relever dans l'imagination des adolescents l'importance de la petite tâche quotidienne, de l'embellir à la façon d'un trophée, de les en rendre fiers et même un peu glorieux, de les attacher enfin, le plus longtemps possible, à des satisfactions d'amour-propre qui les empêchaient d'en rêver d'autres et qui

étaient en même temps des acquisitions pour l'esprit ? L'émulation qu'on voudrait étouffer chez nos élèves ne les saisit-elle pas au sortir du collège ? J'ai remarqué que ceux qui s'en déclaraient les ennemis n'étaient point les derniers à en ressentir l'aiguillon quand il s'agissait de titres, de décorations, d'honneurs et de prébendes. Mais quelle vocation, quel dévouement, quelle foi dans l'efficacité de leur enseignement, quelle dépense d'eux-mêmes, chez des maîtres qui appliquent une pareille méthode ! Le drame dont ils règlent les péripéties, ils n'en sont pas seulement les metteurs en scène, il faut qu'ils y jouent leur rôle.

Les professeurs de Louis-le-Grand l'y jouaient à merveille : ils furent aussi fins psychologues qu'ingénieux animateurs. Ils avaient inauguré les devoirs écrits que le Moyen âge ignorait. Ces devoirs étaient plus courts que ceux d'aujourd'hui et choisis presque toujours de nature à piquer la curiosité. On mettait, par exemple, sous les yeux de l'élève un dessin, une estampe, dont il devait interpréter le sens moral. On lui donnait à composer une épigramme ou une inscription pour un arc de triomphe, un temple, un tombeau, une statue. Ces exercices trop poussés ont le défaut de favoriser, au détriment de qualités plus sérieuses, un certain tour d'esprit superficiel et brillant. Les Jésuites ont trop préparé, puis trop encouragé la légèreté spirituelle du XVIII siècle.

Mais ils ont fait mieux : ils ont, sinon inauguré, du moins perfectionné l'explication des textes, ce qu'ils nommaient la prælectio. Le professeur prenait un texte, le lisait, en dégageait l'idée générale, en analysait la composition, en examinait les intentions et le rattachait à l'ensemble. Cette méthode, dont le Père Pétau et le Père Porée et tant d'autres Pères ont donné des modèles, est res-

tée celle de l'Université. Mais la critique du XIX siècle s'est élargie, et nous y ajoutons le commentaire historique qui replace l'homme dans l'atmosphère où il a vécu, et qui nous aide à juger son œuvre relativement à son époque. Chose curieuse : les Jésuites, qui avaient introduit dans la morale un sens si humain et si moderne du relatif et qui connaissaient mieux que personne la diversité du visage de la terre, demeuraient en littérature immuablement fidèles à un certain goût limité et absolu. Là-dessus, et sur d'autres points, on l'a dit et répété, Voltaire s'est toujours ressenti de leur influence ; mais elle ne mordit point sur Diderot, qui pourtant avait suivi l'enseignement du Père Porée et qui en avait gardé un souvenir enthousiaste. Mon Dieu ! qu'il est difficile de savoir ce que nous devons à notre tempérament et ce que nous devons à nos maîtres ! Le plus sage est de leur rendre hommage de nos qualités et de ne nous en prendre qu'à nous-mêmes de nos défauts.

Tout ce travail était coupé d'intermèdes plus stimulants encore : joutes oratoires, plaidoyers publics, représentations théâtrales. Les Pères possédaient trois théâtres : autant que de chapelles. On y jouait des tragédies et des comédies dont les auteurs étaient de la Compagnie ; on y dansait même des ballets. Le théâtre peut être pour la jeunesse un excellent divertissement et pour les maîtres un moyen d'éducation mondaine où ils enseignent l'art de discipliner sa voix, ses gestes, son maintien. Mais le faste que les Jésuites y déployaient, surtout au XVIII siècle, la magnificence des décors, ce parterre de rois, de princes, de cardinaux, d'archevêques, de maréchaux, d'ambassadeurs et de femmes de la Cour, devant lequel les jeunes pensionnaires déclamaient ou dansaient, tout cela, il faut bien le dire, sentait trop la réclame et, plus encore, le désir de flatter les goûts

du monde. On reproche souvent à notre Enseignement secondaire de n'être pas assez de son temps. Eux, ils étaient trop du leur. Il est bon que les éducateurs soient en retard sur les modes du jour et se tiennent un peu à l'écart ou au-dessus de leur siècle, car ils doivent représenter ce qui ne passe pas.

Quelles que fussent leurs erreurs, ils n'en ont pas moins droit à notre reconnaissance. Alors que l'érudition allemande, selon le mot de M. Dupont-Ferrier, « avait tant de raisons de n'être pas envahissante, » plus d'un des admirables travaux de l'érudition française vit le jour « dans les chambrettes aux murs salpêtres et noirâtres » du Collège de Clermont. Ses maîtres ne l'ont pas seulement honoré : ils ont honoré notre pays. Grâce à eux, notre Enseignement occupa dans l'opinion « une place plus grande que la Sorbonne dont le nom avait rempli le monde au Moyen âge. » Quand l'Université victorieuse hérita de ceux qu'elle avait tués et transporta au collège Louis-le-Grand le collège de Lisieux et les boursiers de tous ses petits collèges en décadence, l'expérience pédagogique dont les murs étaient imprégnés sembla passer en elle, lui commander la prudence dans les réformes nécessaires et la régénérer. Ses élèves, qui ne faisaient plus rien, se réconcilièrent avec la discipline et le travail. Pas pour longtemps, d'ailleurs, car la Révolution survint. Mais si le Collège tint le coup, c'est que deux cents ans de succès en avaient fait une institution plus forte que la mort. On peut dire que notre Université moderne, tout en refondant l'œuvre des Jésuites et en la rendant plus nationale, est issue d'eux. Le lycée Louis-le-Grand leur doit d'avoir été le premier modèle des lycées d'aujourd'hui, et nous en trouvons le témoignage dans le beau livre impartial de son savant historien.

*André Bellessort.*

# Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Un_Coll%C3%A8ge_d%E2%80%99autre-fois_-_Le_Vieux_Louis-le-Grand. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.